

REVUE DU LYONNAIS,

RECUEIL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

Poésie.

CONSOLATION.



L'AMANT.

O campagne paisible! o silence des bois!
Prairie, arbres connus, amis de ma jeunesse,
Voilà qu'il vous revient, le rêveur d'autrefois;
Mais de quel trouble plein et de quelle tristesse!

LA NATURE.

Enfant de nos vallons, nous t'avons reconnu.
Ils ont donc été longs les jours de ton voyage
Et tourmentés du sort, que tu sois revenu
Vers nous si différent de cœur et de langage.

L'AMANT.

O Clémence ! ô nom adoré !
O ma chère et cruelle amie,
Par qui ma lèvre s'est blêmie,
Par qui mon cœur s'est déchiré !

L'amour met le feu sur ma lèvre,
Il m'éveille si je m'endors,
Et fait courir sur tout mon corps
Les vagues frissons de la fièvre.

Hélas ! je m'épuise à souffrir,
Je verse des larmes amères ;
Mais ces souffrances me sont chères,
Et je n'en veux jamais guérir.

LA NATURE.

Quoi ! malheureux enfant, c'est d'amour que tu pleures ?
C'est par là que saigne ton cœur ?
Pauvre fou, qui te fais des choses les meilleures
Un sujet de douleur !

Vois l'oiseau dans les bois, le grillon sous la gerbe,
Ces milliers d'insectes dans l'air,
Tout ce qui vole au ciel, ce qui se meut dans l'herbe,
Ce qui boit au flot clair,

Tout ce peuple joyeux qui rit à la lumière,
Aux tendres plaisirs s'animer,
Écoutant les conseils de l'heure printannière
Et se hâtant d'aimer.

Seul tu voudrais troubler cette immense harmonie,
Et contre Dieu te révolter?
Au lieu de dépenser en larmes ton génie,
Il faut vivre et chanter!

Pourquoi désespérer? Elle t'aime sans doute!
Si son cœur est fermé toujours,
Fais comme ces oiseaux qui passent sur la route,
Cherche d'autres amours!

L'AMANT.

Préfère ta douleur à la commune joie,
O mon cœur, et bénis le Dieu qui te l'envoie!
Reste dans ta souffrance et dans ta chasteté;
Tu n'as pas au hasard vendu ta liberté:
Le jour où je la vis, — t'en souvient-il encore? —
Rien ne nous annonçait cette prochaine aurore!
O misère! Pourquoi, par un des coups du sort,
Clémence, a-t-il fallu que je vous visse encor?
J'ai pressé votre main, j'ai respiré l'ivresse
Dans un air plein de vous, ô ma chère maîtresse,
Et quand je m'assurais dans un calme trompeur,
L'inexorable amour s'est glissé dans mon cœur.
Hélas! déjà saisi d'un funeste délire,
C'était à l'amitié que je croyais sourire!
Me voilà maintenant seul et désespéré,
Élargissant la plaie à mon cœur déchiré,
Répétant votre nom aux échos de la route,
Jaloux, ami de l'ombre, obsédé par le doute,
Et ramenant toujours devant mon œil troublé
Les plus chers souvenirs du bonheur envolé.
— Encore si l'amour, qui brûle ma poitrine,
M'eût enseigné les mots de sa langue divine,
Si j'avais pu traduire en un langage humain

L'ardente émotion qui me gonflait le sein !
 Mais quoi ! je n'ai trouvé qu'un silence stupide,
 Je voyais devant moi courir l'heure rapide,
 Et je balbutiais comme un enfant troublé
 Un mot vide et banal à des sanglots mêlé.
 J'aurais gagné son cœur ! A cette heure peut-être,
 Dans les rayons du soir, assise à sa fenêtre,
 Et regardant le lac bleuir à l'horizon,
 Elle entendrait le vent lui soupirer mon nom !
 — Mais que dis-je ? à cette heure, éclatante et parée,
 Elle s'anime au bal, de flatteurs entourée,
 Ou, pensive, le long des peupliers tremblants,
 Elle marche, attentive à des propos galants.
 O noirs pressentiments ! ô morne incertitude !
 Visions de l'exil et de la solitude !

LA NATURE.

Enfant ! qui peut sonder les abîmes du cœur ?
 Connais-tu ta maîtresse, et par quelle pudeur
 Devant toi son âme est fermée ?
 N'a-t-elle pas cent fois maudit sa cruauté ?
 Le nom de l'exilé n'a-t-il jamais flotté
 Sur cette bouche bien-aimée ?

Le front déjà couvert d'une chaste rougeur,
 Peut-être songe-t-elle à ce cher voyageur
 Balloté sur la mer lointaine ?
 Ses yeux impatients dévorent le chemin,
 O jeune homme, par où tu reviendras demain
 Traînant ton amoureuse chaîne.

Un sentiment sincère a sa lumière en soi ;
 Laisse faire le temps, qui saura mieux que toi
 Préparer cette âme rebelle !

Un regard tout à l'heure aura tari tes pleurs,
Et tu viens me troubler du bruit de tes douleurs
Dans ma quiétude immortelle !

Allons, poète, allons ! sèche tes yeux mouillés ;
Reprends avec respect tes livres effeuillés,
Et fais accueil à l'espérance :
Vois donc ! tout te sourit et t'aime dans ces lieux !
Mesure du regard ces arbres déjà vieux,
Contemporains de ton enfance ;

Revois en souriant les témoins de tes jeux,
Quand ton cœur ignorait les soupirs orageux ;
Cette forêt hospitalière,
Cette maison paisible, et ces prés, et ce chien
Dont le regard aimant semble appeler le tien ;
Baigne-toi dans cette rivière ;

Retourne à tes amis, qui d'un œil inquiet,
Sans cesse ont poursuivi l'ingrat qui les fuyait ;
Souris à ta mère charmée,
Le temps se hâtera, complice de ton cœur,
Et l'heure n'est pas loin, ô mon jeune rêveur,
Où tu verras ta bien-aimée.

L'AMANT.

Il me semble qu'un souffle a fait frissonner l'air.
Les fleurs de la forêt, ce matin même écloses,
Relèvent vers le ciel leur calice entr'ouvert ;
La neige des glaciers a pris des teintes roses :
Voici l'heure discrète où fleurit le glaieul !
Le soleil s'est couché ; le vent du soir s'éveille
Tout gorgé de parfums, comme une jeune abeille
Qui sort en chancelant de la fleur d'un tilleul.

La caille et la perdrix chantent dans la rosée ;
Les charrettes de foin reviennent avec bruit ;
L'ombre gagne la plaine, et la terre embrasée
Appelle en frémissant les baisers de la nuit !

Salut, ô Juin fécond ! campagne blonde et gaie,
Beau fleuve qui te perds au loin dans les vallons,
Ondoyante moisson, et bruyante futaie,
Fermes qui blanchissez sur les verts mamelons,
Prés rians ombragés de saules et de vernes,
Vignes qui brunissez sur le flanc des coteaux,
Seigles qui jaunissez près des champs de luzernes,
Soupirs du rossignol, bêlement des troupeaux,
Chansons des paysans aux syllabes traînantes,
Voix de l'homme et du ciel, sublime soir d'été,
Salut ! Vous apaisez mes blessures saignantes,
Et je renais par vous à la sérénité.

Charles REYNAUD.

